

Livres en format poche

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36743ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Livres en format poche]. *Lettres québécoises*, (126), 63-65.

JOSÉ ACQUELIN

Là où finit la terre

Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 120 p., 10,95 \$.

Publié pour la première fois en 1999 aux Herbes rouges, ce recueil de poèmes de José Acquelin a reçu un accueil très favorable, si l'on en juge par les propos de la critique :

Il nous arrive, parfois, d'avoir l'impression d'être placé face à de grandes œuvres. Des recueils longuement mûris, qui échappent aux circonstances de l'époque comme de l'écriture. Des poèmes venus d'eux-mêmes, par nécessité intérieure. (David Cantin, *Le Devoir*)

En publiant Là où finit la terre, José Acquelin confirme son importance en poésie québécoise et apparaît comme une figure nouvelle sur laquelle il faudra désormais compter. On pourrait le qualifier de poète du quotidien exacerbé, entendu ici comme celui qui regarde le monde et ceux qui l'habitent comme des curiosités dont la réalité ne tient qu'à la relation qu'ils entretiennent avec leur environnement. (Roger Chamberland, *University of Toronto Quarterly*)

AUDE

Banc de brume

ou Les aventures de la petite fille

que l'on croyait partie avec l'eau du bain

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche », 2007, 112 p., 13 \$.

Comme si elle avait voulu confondre davantage la critique, l'auteure a changé de nom, puis de manière, passant d'un style baroque et foisonnant à une narration simple et dépouillée. Mais jamais Aude ne s'est départie de ce qui la caractérise le plus : une recherche d'authenticité de plus en plus poussée, une quête incessante de ce qui se cache derrière les apparences.

Il y a vingt ans, Aude publiait pour la première fois Banc de brume ou Les aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain. À l'époque, nombre de critiques bésitaient encore quant au tiroir dans lequel il fallait ranger l'œuvre. En 1987, Réginald Martel tentait tour à tour d'accoler à ce recueil de nouvelles les étiquettes les plus diverses : « féministe », « fantastique » et « réaliste ». Aude les refusa toutes, puisqu'elle tenait déjà l'écriture pour souveraine. N'ont d'importance que la voix et les images offertes au lecteur.

Encore aujourd'hui, pour cette nouvelle et romancière accomplie, le processus créateur ne doit pas s'encombrer d'une quelconque intentionnalité, que cette dernière soit d'ordre idéologique ou esthétique. Ce qui compte, c'est le texte lui-même, et les mots qui ont permis d'y accéder. L'écriture, si elle est libre, peut mener « à un autre niveau de conscience », dira-t-elle. De fait, parmi les créatures fantomatiques de Aude, au milieu de ses paysages infinis, il faut avancer lentement, comme dans la brume quand on ne voit pas à deux pas devant soi. [Extraits tirés de la préface signée par Christiane Lahaie]

Banc de brume ou Les aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain est un recueil troublant.

NICOLE FORTIN

La rhétorique mode d'emploi.

Procédés et effets de sens

Québec, L'Instant même, coll. « Connaître », 2006, 160 p., 15 \$.

Comment s'organise un texte ? Comment faire du langage un instrument de communication efficace ? Quelles sont les structures fondamentales et récurrentes, les modes d'organisation du sens décelables dans tout texte narratif, poétique, argumentatif ou théâtral ?

Si, d'Aristote à Pierre Fontanier (revenu en faveur grâce à Gérard Genette) en passant par Joëlle Gardes-

Tamine et le Groupe μ , le discours sur la rhétorique a changé, ses fondements ne varient guère. Nicole Fortin nous livre un ouvrage pratique et clair qui nous permet de comprendre et d'analyser les procédés rhétoriques à l'œuvre quand nous parlons et écrivons, des principes structurants aux principales figures du discours.

L'auteure a conçu son ouvrage afin d'accroître la compréhension des genres littéraires à l'étude dans les programmes scolaires. Une brève bibliographie complète un ouvrage qui permet aux étudiants des collèges et des universités de faire d'une pierre deux coups : ils s'initient aux formes littéraires tout en apprenant à utiliser les ressources du langage.

GILBERT LA ROCQUE

Après la boue

Montréal, Typo, 2006, 240 p., 13,95 \$.

Gabrielle, jeune femme que l'on nomme aussi Gaby, doit, pour survivre, s'arracher à une existence et à un milieu qui l'étouffent. Il s'agit ici d'une destruction d'idoles, d'une libération dans la douleur, qui passe par trois paliers : l'homme qui l'a épousée et violée ; l'enfant qu'il lui a fait, ce fœtus qu'elle porte dans son ventre et qui l'effraie et l'envahit ; son propre père, qui lui présente la parfaite image de la faiblesse et de la lâcheté. Il faudra donc que Gabrielle traverse de déchirantes épreuves initiatiques avant d'atteindre, sinon la liberté ou simplement la

maturité, du moins son statut de femme à part entière. *Après la boue* est un roman puissant et âpre qui rejoint le lecteur dans ce qu'il a de plus profond et de plus caché.

DANY LAFERRIÈRE

Pays sans chapeau

Montréal, Boréal, 2006, 278 p., 14,95 \$.

Après vingt ans passés à l'étranger, un homme rentre chez lui, à Port-au-Prince. Le pays, en apparence, n'a pas changé. L'odeur du café est la même, la pauvreté aussi, crue et violente, jusqu'aux amis qui sont restés fidèles à leur jeunesse.

Mais au fil des jours, des silences de ses proches, des mots chuchotés dans la rue, c'est à une enquête sur les morts que cet homme se livre,

zombis et fantômes installés dans le quotidien de chaleur et de bruit de la ville.





ANNE LEGAULT
Récits de Médilbault

Québec, L'instant même, 2007, 160 p., 15 \$.

Fille de Corentin le restaurateur, métier en voie de disparition, Big, la narratrice de la nouvelle éponyme, évolue dans un univers à la fois familier et bouleversant. L'électricité est dévolue au gouvernement, la glace et le gaz sont rationnés, et les références culturelles du passé peuvent conduire les imprudents à la torture. La possession d'un livre est un acte criminel et l'écriture manuscrite est prohibée. Ce n'est pourtant pas dans un passé obscur que les nouvelles de *Récits de Médilbault* se

déploient, mais dans l'avenir, celui d'une Amérique du Nord traumatisée par une Troisième Guerre mondiale. Il y a bien des échanges avec l'Ancien Monde, par-delà l'océan, mais le Protecteur protège ses citoyens de cette mentalité si différente (« Kiev et Kin »), alors que des bandes de nomades, des « singes à face humaine » vendus en esclavage, errent hors des murs des cités (« Peck »).

Sombre et évocatrice, l'écriture d'Anne Legault transporte le lecteur dans un monde inquiétant et étouffant, tant par le décor surréaliste que par le jugement porté sur la race humaine. Exploitation, répression et cruauté sont le lot des personnages de ce recueil. Et pourtant... une étrange beauté glacée se dégage de cette écriture, portée par une voix inspirée.



ÉRIC MÉCHOULAN
Dilapidaire suivi de *Les pierres parlent. Épitaphes anciennes*

Québec, Nota bene, coll. « Prose et poésie », 2006, 144 p., 13,95 \$.

Les deux œuvres proposées ici par Éric Méchoulan, traduites tantôt du grec, tantôt du latin, sont très différentes : l'une s'occupe avec éloquence des pouvoirs magiques des minéraux, l'autre recueille scrupuleusement quelques épitaphes au hasard des chemins d'Europe et du Moyen-Orient. Pourtant, dans la mesure où elles témoignent d'une certaine obsession des pierres et des puissances invisibles qui

permettaient de les faire parler ou agir, il a semblé aussi évident de les rapprocher que, pour Borges, de publier sous son nom « Les ruines circulaires » alors qu'il avait extrait ce récit d'une œuvre de Herbert Quain, *The Rose of Yesterday*.

Les manières qu'avaient les Anciens de parler de la mort et des vivants nous sont devenues en bonne partie étrangères. On sent, cependant, dans ces textes des voix qui, jusque dans leur singularité et leur distance, nous parlent encore et révèlent parfois une poésie inattendue.



CHRISTIAN MISTRÁL
Sylvia au bout du rouleau

Montréal, Boréal, 2007, 132 p., 10,95 \$.

Max Cockrell vit à New York, dans un coquet appartement de Greenwich Village. Il a troqué le français pour l'anglais. Il écrit des articles. Il en vit bien. Pourquoi revient-il à Montréal? Bien sûr, pour faire un dernier adieu à son père, mais surtout pour s'expliquer avec Sylvia.

Max n'a pas oublié Sylvia. Elle lui a fait un enfant qu'il ne voulait pas. Il a beau s'éclater, draguer, boire, enfile les filles, il sait bien que tout cela n'est que fuite en avant. Et puis, comment ne pas se figer en entendant le « Bonsoir, mon grand » de Sylvia. Jouer le jeu cependant. Faire comme si rien ne s'était passé. Souffrir pendant que Sylvia est partie se poudrer le nez. Puis écouter sa propre voix affirmer qu'il est vain de tenter de rappeler le passé. Répondre oui quand elle dit qu'il vaut mieux suivre son destin...



MICHEL MORIN
Désert

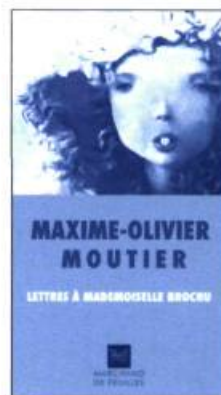
Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 264 p., 12,95 \$.

Dans *Désert*, Michel Morin ne parle pas de la discontinuité, il ne la promet pas, mais en fait l'expérience dans et par l'écriture. C'est un peu son paysage intérieur qu'il nous livre au plus près de sa pensée sans jamais forcer une élaboration quelconque. (Guy Ferland, *Le Devoir*)

Les figures de Caillois, Bataille, Blanchot, Kafka sont très présentes ici, de même que le Gide de Paludes, un certain Marx, Lacan même (mais non nommé : « On ne donne que ce que l'on n'a pas »), qui se retrouvent tous, en étrange compagnie, dans ce « territoire indécis », ce désert de la culture où l'œuvre véritable, par sa forme seulement entrevue, n'est pas celle qui vient combler un vide, mais celle qui, au contraire, le rend manifeste. (Ginette Michaud, *Spirale*)

Ce livre-là a un ton, le ton justement de l'intime, du dévoilement de ce qui se cache, de ce qui ne peut s'avouer, de l'inavouable. (Claude Lévesque, *Les idées à l'essai*, Radio-Canada)

Michel Morin poursuit une œuvre à la frontière de la littérature et de la philosophie. Son destin de penseur s'y trouve en jeu et tente de se réfléchir à la fois dans des livres intimes (*L'ami-chien*), des livres liés à son milieu culturel d'appartenance (*L'identité fuyante*), et des livres où est interrogé le sort de l'homme dans le contexte de la civilisation techniciste d'aujourd'hui (*Désert* et *Le murmure signifiant*).



MAXIME-OLIVIER MOUTIER
Lettres à mademoiselle Brochu

Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 176 p., 12,95 \$.

Roman épistolaire moderne, *Lettres à mademoiselle Brochu* offre une histoire picaresque version compacte, un bric-à-brac d'émotions et de détails saugrenus, une sorte de miracle issu du ton qui porte cette histoire d'amour au charme acide.

Dans le grand mouvement de renouvellement des écritures romanesques de la fin des années quatre-vingt-dix, Maxime-Olivier Moutier s'est signalé par la charge explosive de ses récits. Ces derniers contaminent l'esprit du lecteur, qui en sort changé à tout coup. Maxime-Olivier Moutier est un écrivain pour aujourd'hui et demain.

Publié à L'Effet pourpre en 1999, ce titre, épuisé depuis quelques années, est réécrit, augmenté d'une nouvelle préface et orné d'une toile de Tommy Doyle, illustrateur montréalais.



DENIS THÉRIAULT
Le facteur émotif

Montréal, XYZ éditeur, 2007, 118 p., 13 \$.

On peut être un facteur modèle et, malgré tout, se laisser prendre au vice de la curiosité. Comment Bilodo aurait-il pu deviner qu'en ouvrant une lettre qui ne lui était pas destinée, il s'embarquait dans une galère dont il ne soupçonnait vraiment pas les conséquences ?

Bilodo est un facteur modèle. Il adore son travail et le remplit avec une ardeur et un zèle peu communs. Il est pour ainsi dire parfait, sauf qu'un jour lui prend l'idée de vouloir connaître le contenu de

certaines lettres. Il cède. Il en décachette une. Le mal est fait. Impossible de ne pas recommencer. Chaque jour, il subtilise des lettres, les ouvre le soir dans le plus grand secret de son appartement puis les recachette pour les remettre comme si de rien n'était à leur destinataire.

Ce ne serait pas si grave si Bilodo ne mettait pas la main sur la correspondance de Ségolène avec Gaston Grandpré. Une correspondance si particulière, faite de haïkus, que non seulement il en reste bouche bée, mais il tombe sur le coup amoureux de cette femme exotique qui vit à Pointe-à-Pitre à la Guadeloupe.

Les événements se précipiteront de telle manière que Bilodo sera pris dans un engrenage dont il ne pourra plus se sortir. Son destin sera dès lors brutalement dévié de sa course, prévue depuis la nuit des temps. Il découvrira que la vie est faite de boucles... Pour le meilleur, mais aussi pour le pire !



YVES THÉRIAULT
Les commettants de Caridad

(préface d'André Brochu)

Montréal, Le dernier havre, 2006, 316 p., 13,95 \$.

L'action de ce roman se passe dans les années cinquante, à Caridad, village andalou juché sur une crête et dont le nom correspond à l'une des trois vertus théologiques : *caridad* en espagnol signifie *charité*. À Caridad, on est coupé du monde, mais la terre est chaude, les sens sont en éveil. La vie est à la fois plus facile et plus dure qu'ailleurs. C'est un village heureux, une sorte d'Éden avant la faute.

Après un bref séjour à la ville où il assiste à une corrida, Herón revient à Caridad. Il raconte son voyage et ses exploits. Fabule-t-il ? Les villageois le mettent au défi de prouver ce qu'il avance. Alors, par la faute de Herón et aussi par la faute des gens de Caridad, le drame éclate, un drame horrible, qui transforme Herón et le village tout entier. En plus d'expier sa propre faute, Herón prendra volontairement et lucidement sur lui la faute collective mais à certaines conditions, car la réparation doit être violente. À l'image de la tragédie, Herón devient ce jour-là le bouc émissaire de tout Caridad.

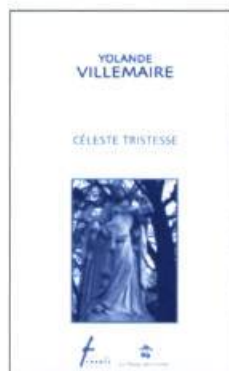
Écrit bien avant les campagnes contre la cruauté envers les animaux, *Les commettants de Caridad* prend la corrida pour prétexte. Mais la corrida, dont l'origine remonte aux très anciens sacrifices rituels, est le contraire d'un sport. Elle est une cérémonie sacrée. Ainsi que le signale André Brochu dans son éclairante préface, « [à] travers le matador, officiant pour toute la foule, et le puissant taureau qu'il combat, c'est l'affrontement entre le genre humain et le règne animal qui est revécu, sous le regard du Créateur. [...] L'homme ne s'affirme comme homme que s'il tue la bête, dans un combat où il risque totalement sa vie ».

Le roman prend aussi la corrida pour modèle de structure : les trois récits (celui d'Augustín, celui de la veuve Inez et celui de Herón) calquent les trois *tercios* (tiers) qui composent un combat de taureau. André Brochu nous rappelle à cet égard que « [t]rois est le chiffre du drame [...] et de l'accomplissement des grands actes humains ».

Quant au thème du bouc émissaire, il est lui aussi très ancien et inépuisable. Il n'a pas fini d'inspirer les écrivains comme il le fait depuis la nuit des temps.

À sa parution en 1961, certains critiques frileux accueillirent *Les commettants de Caridad* avec beaucoup de réserves, obnubilés qu'ils étaient par les pages dites « licencieuses » ou « piquantes » du premier des trois récits et aveugles à la grandeur héroïque du thème du bouc émissaire et de l'expiation. Rares furent ceux qui y virent un récit profond, inspiré de la tragédie antique. Yves Thériault avait raison de dire : « J'inscris ce roman au nombre de mes œuvres majeures. Il faudra que je meure pour que nos critiques le fassent à leur tour, mais il y a longtemps que j'ai joyeusement accepté ce délai. »

Yves Thériault peut dorénavant dormir tranquille : les critiques d'aujourd'hui ont retiré leur ceillères (il était temps). Ils placent eux aussi *Les commettants de Caridad* parmi les grands romans de cet auteur.



YOLANDE VILLEMAIRE

Céleste tristesse

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2006, 100 p., 12 \$.

Yolande Villemaire est l'auteure de dix recueils de poésie depuis 1974. Parmi ceux-ci, retenons *Quartz et mica*, *La lune indienne*, *Les murs de brouillard* (traduit en espagnol). *D'ambre et d'ombre*, paru aux Écrits des Forges en 2000 puis réédité en format livre de poche en 2003, est une rétrospective de son œuvre poétique.

Céleste tristesse, que les Écrits des Forges réédite en 2006, est un recueil de proses poétiques paru initialement en 1997. Dans cette œuvre d'une grande sensibilité, l'auteure propose une réflexion sur la possibilité qui est offerte à chacun, s'il le veut, de grandir, d'avoir cette volonté de « dissoudre et dissoudre encore avant de coaguler (sa) souffrance ». L'affranchissement permet de dépasser les limites que sont, par exemple, les notions habituelles du temps et de l'espace ; ou les freins, anciens ou plus récents, qui empêchent d'être soi-même, c'est-à-dire de se départir des lourdeurs qui paralysent.

Les textes poétiques, tirés de souvenirs personnels, émaillés de références littéraires et d'autres images puisées dans la culture québécoise, font la démonstration que la prise de conscience d'un état d'être, de ses blessures et de l'univers que celles-ci créent, conduit à la guérison. Ce mouvement, l'engagement, est présenté comme un outil de transformation unique qui donne l'impulsion d'être « un cœur qui bat dans sa prison de chair [...] un cœur qui s'ouvre, qui s'ouvre jusqu'à l'infini ».

Visitez le site de
L'instant même
www.instantmeme.com